

vingt huit de nos députés provinciaux. En 1911 William Gillette a encaissé la somme de quatre-vingt-dix-huit mille dollars; en plus il a touché chaque semaine un salaire supérieur à ceux que touchent chaque mois trois juges de la Cour Supérieure à Montréal. Et on dit qu'en 1913, il a gagné encore plus. N'est-ce pas à donner envie à plusieurs de nos Ministres et Députés d'aller faire de la comédie sur la scène, au lieu d'en faire au Parlement ou à la Législature ?

Les acteurs que nous avons à Montréal ne gagnent pas autant que Gillette naturellement, mais ce qu'ils reçoivent chaque semaine leur permet de se tenir éloignés des sentiers de la bohème. Ce n'est donc pas chez eux qu'il faut chercher les successeurs des héros de Mürger. Il faudrait plutôt les chercher parmi les jeunes littérateurs, les jeunes poètes qui sortent du collège et qui veulent se consacrer entièrement aux lettres ou aux arts. Et encore en trouverait-on parmi eux ? Nous en doutons. Ces jeunes gens ordinairement se mettent dans le journalisme et gagnent suffisamment pour vivre, à Montréal, comme dans les grandes villes des Etats-Unis.

Le progrès a porté un coup terrible, un coup mortel à la bohème. Cependant il existe encore en France, parmi les survivants du Paris du Second Empire, des survivants authentiques de la bohème décrite par Mürger. Les Canadiens qui sont allés à l'Exposition de 1900 à Paris se rappellent peut-être "Gladstone" ce vieil interprète qui passait ses journées au Pavillon du Canada. "Gladstone" de son vrai nom, Arthur Walek, était un vieillard de soixante-dix ans, qui ressemblait d'une manière étonnante au grand homme d'état anglais : de là son sobriquet. C'était un survivant authentique de la bohème de Mürger. Le soir au café "Procope" entre deux verres de vin, "Gladstone" aimait à évoquer des souvenirs datant de

quarante ans passés. Lorsqu'il voyait des jeunes gens du Quartier Latin ou de Montmartre qui avaient de longs cheveux et qui posaient à la Schaunard, il haussait les épaules et balbutiait :

— Ça, des bohèmes ? Allons donc ! "Ils sont blasés à vingt ans et plus vieux que leurs pères !" Et n'entendez-vous pas les pièces de cent sous qui s'entrechoquent dans leurs poches ? Essayez donc de leur faire avaler une racine grecque...

Il y a quelques années, à Montréal, on me montrait un Canadien-français, homme dans la trentaine, employé à l'Hôtel de Ville, très bien habillé et l'on me disait :

— Quel bohème ! Il est employé à la Corporation où il gagne cent piastres par mois, et bien que célibataire, il n'a jamais le sou ! Tous les soirs à sa chambre, c'est une noce carabinée ! C'est le Schaunard de Montréal...

— Ah ! pardon ! fit un notaire de la rue Saint-Jacques, qui se trouvait présent. Ce jeune homme du moment qu'il a un emploi stable, qu'il gagne cent piastres par mois, qu'il se rend à son travail chaque jour, n'est pas un bohème. S'il noce comme vous me dites, mettez-le dans la catégorie des "brosseurs". Parmi les types de Mürger, ce Montréalais aurait passé pour un homme rangé, pour un puritain presque...

Ce notaire de la rue Saint-Jacques d'après nous avait raison. On ne peut pas appeler bohème, un homme qui reçoit régulièrement un salaire de cent piastres par mois.

Nous le répétons à la dame Canadienne-française dont nous avons parlé au commencement de cet article, la bohème est bien morte, morte et enterrée ! On aura beau chercher avec le télescope le plus puissant dans tous les coins et recoins de Paris, de Londres, de Berlin, de New-York et de Montréal ; on ne trouvera plus ni de Schaunard ni de Mimi. La république et le progrès les ont tués !